

l'invité de la rédaction

# « J'ai voulu me mettre dans la t

**La triste actualité a imposé à Yasmina Khadra un aller-retour vers le sujet du terrorisme. « Khalil », le livre qui en est issu, est une plongée dans l'esprit d'un jeune de Molenbeek.**

**B**ien avant « Charlie Hebdo », Yasmina Khadra a observé de près le terrorisme islamiste. En fonction au sein de l'armée algérienne, il était alors un des responsables de la lutte contre le Groupe islamique armé (GIA).

**Pourquoi être revenu dans votre livre « Khalil » sur les attentats de Paris ?**

L'attentat en lui-même m'a heurté profondément. C'était une belle soirée, on regardait le match France-Allemagne, on était complètement envoûtés par le match. Puis ma fille est arrivée et m'a dit : « Il y a eu des tirs. » Quand j'ai réalisé, j'étais complètement bouleversé parce que tout cela m'a renvoyé aux attentats en Algérie, mon pays.

**Vous étiez à Paris ?**

J'étais à Paris. J'habite Paris. Le lendemain, beaucoup de journalistes m'ont appelé pour me faire réagir sur ces attentats. Et j'ai trouvé que ce qu'ils avaient repris dans mes déclarations n'était pas complètement ce que je souhaitais faire entendre. Et donc, tout de suite, j'ai commencé à écrire le livre, avant de m'arrêter car je m'étais promis de ne plus jamais revenir sur cette thématique que j'ai traitée dans plusieurs livres (Les Agneaux du Seigneur, A quoi rêvent les loups ?). Mais il y avait quelque chose que je n'avais jamais osé faire : me mettre dans la tête d'un kamikaze. Et puis, je suis allé en Espagne et il y a eu ces attentats terribles. Ce qui m'a le plus bouleversé, c'est la réaction du peuple espagnol. Ils ne se sont pas rués sur les plateaux télévisés pour diaboliser les musulmans. Quand j'ai vu le Roi déposer des fleurs avec trois petites musulmanes en foulard, j'ai dit : « Ça, c'est de l'élégance, de la noblesse, il faut absolument que je reprenne ce livre. » Non pas pour redire ce que j'avais déjà dit, mais pour aller plus loin en me mettant dans la tête d'un kamikaze. Le tout pour que le lecteur puisse en être l'interlocuteur direct sans pour autant pardonner, mais pour tenter de comprendre.

**Vous pensiez que les musulmans avaient besoin d'une parole qui s'exprime pour eux, faute d'être entendus quand ils l'expriment eux-mêmes ?**

Oui, c'est ce qu'on entend souvent : « On n'entend pas les musulmans et on ne les voit pas. » Mais les musulmans sont en train de se battre. Ils n'ont pas le temps de s'indigner ou de condamner, ils sont déjà au cœur de la tourmente. Ils se battent partout. Et puis j'avais aussi peur d'un courant, celui des intellectuels et des géopolitiques qui sont en train de nous sortir du sujet pour nous installer ailleurs, dans le Coran, dans l'Hadith, dans l'Islam.

**C'est une erreur ?**

Absolument repoussante.

**Khalil vient de Molenbeek, c'était une évidence pour vous ?**

Oui, parce que je reviens sur les attentats du 13 novembre. Tous étaient de Molenbeek.

**Vous n'étiez jamais venu à Molenbeek ?**

Je ne connaissais pas Molenbeek. Je venais régulièrement en Belgique mais je n'étais jamais allé à Molenbeek. Je voulais voir ce pseudo-vivier du terrorisme, j'ai trouvé un arrondissement absolument superbe. Les gens qui cohabitent sainement. Je suis allé dans des cafés, dans des restaurants. J'ai rencontré des gens, c'étaient des êtres magnifiques. J'ai voulu les dissocier de cette erreur de jeunesse absolument

condamnables.

**Vous avez parlé avec des protagonistes des événements, vous vous êtes documenté ?**

Non. Je n'avais pas besoin de ça. J'ai mené une guerre contre ces gens-là en Algérie pendant huit années, sans trêve. Ma mission alors, c'était justement d'être dans la tête de ces terroristes. J'étais alors un des responsables de la lutte antiterroriste dans douze départements algériens. Donc, c'est un sujet que je connais malheureusement trop bien.

**Au tout début du livre, Khalil dénonce sa « chienne de vie ». Est-ce que c'est ça l'explication principale à son basculement ?**

Beaucoup de gens pensent que la radi-

calisation s'opère dans les mosquées ou les prisons, mais c'est faux. Ça commence sous le toit parental. Quelqu'un qui n'a pas un père probant en tant qu'enfant, qui n'a pas un père qui fait sa fierté, qui l'oriente sur des belles choses, commence par soupçonner son insignifiance puis aboutit au déni de lui. Parfois, il pourra se réinventer, trouver un idéal dans la vie. Dans le livre, Khalil se désintéresse de tout. Il n'a pas su profiter de ce que la société lui offrait, de l'école notamment. Il a une insouciance mortifère. Puis tout s'enchaîne. On est obligé d'aller écouter parce qu'il y a des gens qui insistent. Donc, on va écouter un imam au début avec beaucoup de recul puis petit à petit il y a tout un embrigadement sournois mais efficace qui fait d'un jeune homme un kamikaze potentiel. Il y a une absurdité que je n'arrive pas à accepter : comment peut-on décider de mourir alors que le paradis n'est pas au bout de la vie d'un homme, mais au bout de sa main.

**Vous désignez le rôle du père, enfin le non-rôle. Ici le père est alcoolique et il a beaucoup de mépris.**

C'est un joueur alcoolique, il incarne tout ce qui est méprisable pour un enfant. Quand j'étais en Algérie en exer-

cice, j'ai vu que 80 % des jeunes qui avaient rejoint le maquis n'avaient pas une autorité à la maison. Et un enfant qui n'est pas entouré par une autorité, c'est quelqu'un qui est livré à la rue.

**Les mères sont aussi montrées, mais de façon moins culpabilisatrice.**

Elles sont victimes. Elles sont marginalisées, disqualifiées. Et pourtant la femme est le socle de la société. Si nos pays sont à la traîne, c'est parce que les femmes sont disqualifiées.

**L'autre élément c'est la non-intégration. « Tu ne seras jamais un Belge à part entière », dit un ami de Khalil dans le livre. Ça, c'est notre faute...**

Non. C'est une interprétation. Vous savez, il faut toujours choisir un prétexte vers la voie de la perte. C'est pour légitimer un engagement qui n'est pas salutaire qui n'est pas sain. Comme Khalil n'a aucun père, il essaie de trouver un coupable.

**Est-ce que vous ne dédouane pas la société un peu trop facilement ?**

Non. Nous sommes tous responsables finalement. Les gens ne se rendent pas compte des catastrophes qu'ils provoquent au travers du racisme. Mais il

y a beaucoup de gens qui vivent les mêmes choses et ils ne choisissent pas les mêmes voies. Ils essaient de se battre pour avoir leur place. Il est là le combat.

**Est-ce que « l'humiliation », comme la désigne l'écrivain algérien Wajdi Mouawad, ne joue pas également un rôle ?**

J'ai parlé de ça beaucoup plus tôt que lui. Dans L'attentat, je dis qu'on peut tout pardonner... sauf l'humiliation. Aucun être humain n'accepte d'être réduit à rien. C'est quelque chose qui reste en soi, c'est un traumatisme qui nous squatte entièrement. Mais c'est à nous de savoir le gérer. Soit on fait de cet ostracisme une volonté d'être visible dans ce qui est meilleur, soit une volonté d'être visible dans ce qui est pire. Moi-même, j'ai été ostracisé dans l'armée. Mais j'ai accepté tout ça pour être visible ailleurs, où s'inscrivait mon rêve.

**Donc, c'est un travail. C'est ce que quelque part votre héros ne fait pas. Il se laisse emporter, après avoir été « éveillé aux indicibles beautés intérieures ». C'est comme si la religion l'avait sublimé...**

Vous savez, parfois au bout du tunnel,



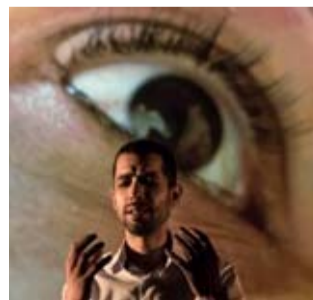
**L'Homme a peut-être évolué technologiquement mais, humainement, il lui reste beaucoup de chemin à faire.**

© PIERRE-YVES THIENPONT

CRITIQUE

## « L'attentat » : aux racines du mal

Peut-on essayer de comprendre ce qui pousse une personne à commettre un attentat kamikaze ? C'est la question brûlante – et polémique – que pose Yasmina Khadra dans *L'attentat*, roman aujourd'hui adapté sur scène par Vincent Hennecq au Théâtre national. Comprendre n'est pas excuser, bien sûr, mais ne risque-t-on pas de tomber dans le parti pris idéologique, voire une certaine propagande, surtout quand le chant et la



© HUBERT AMIEL

musique viennent toucher – et même largement remuer – les cordes sensibles du spectateur, lequel ne peut qu'adhérer, au final, au malheur d'une Cisjordanie asséchée, asphyxiée, opprimée ? C'est là notre dilemme face à cette mise en scène exemplaire, sobre et belle, techniquement impeccable, artisti-

quement majestueuse, mais qui, par sa puissante charge émotionnelle, nous donne l'impression d'avoir été orientée vers un seul point de vue. Peut-être est-ce nécessaire pour aller au-delà des principes, sortir de la tour d'ivoire des observateurs prétendument impartiaux, comprendre ce qui se passe sur le terrain, le vécu humiliant des politiques sécuritaires, les ravages du biopouvoir, les privations de liberté, la misère économique, les punitions collectives et le manque d'avenir, tout simplement ? Si Yasmina Khadra parle avec le cœur plutôt que la raison, la mise en scène va dans le

même sens, notamment par ses témoignages vidéo récoltés sur place qui font écho au quotidien sans issue de la région. Impossible de ne pas être séduit par cette pièce composée comme une partition, comme une suite de mouvements, humains et musicaux. Sur scène, une chanteuse, quatre musiciens et un comédien, Atta Nasser, d'origine palestinienne, portent le récit d'Amine, chirurgien arabe israélien. Au terme d'une journée aux urgences à opérer les survivants d'un attentat, ce médecin respecté de Tel-Aviv découvre que c'est sa femme qui portait la cein-



**Khalil**  
YASMINA KHADRA  
Julliard  
264 pages, 19 €  
ebook 12,99 €